

Idées débats, tribunes

Michel Lallement

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE
AU CONSERVATOIRE NATIONAL
DES ARTS ET MÉTIERS (CNAM)

« L'esprit et la pratique des hackers vont à l'inverse du modèle Uber »

■ Invité de la prochaine séance du séminaire « Médias et émancipation » de la Fondation Gabriel-Péri, le 16 mars (*), le sociologue Michel Lallement y fera état de ses recherches dans le monde des « hackers », auquel il a consacré son dernier ouvrage, « L'Âge du faire ». Cet anglicisme désigne, à l'origine, ces individus qui aiment à contourner les protections d'un logiciel ou s'introduire frauduleusement dans les systèmes informatiques. Animés d'une éthique de partage, les hackers inventeraient aujourd'hui une autre manière de travailler, mais aussi, au-delà, une « nouvelle grammaire du vivre-ensemble ». Même si le risque de captation et/ou de dénaturation de cette expérience existe, ses potentialités subversives paraissent bien réelles.

(*) Séminaire « Médias et émancipation », le 16 mars à 18h30, à l'espace Niemeyer (Paris 19^e). Renseignements et inscriptions sur www.gabrielperi.fr

HD. Comment se situe « l'âge du faire », auquel vous consacrez votre dernier livre, par rapport aux discours, assez répandus, sur la « dématérialisation des échanges » ?

MICHEL LALLEMENT. Il faut en finir avec l'idée que la révolution numérique nous projeterait dans un univers qui dématérialiserait définitivement toutes nos activités, à commencer par les pratiques qui concernent la production de biens et de services. Les hackerspaces et les fab labs (laboratoires de fabrication collaboratifs – NDLR) sont des espaces où s'expérimentent, depuis plusieurs années déjà, de nouvelles façons de travailler et de collaborer qui font la part belle à la fois au numérique et à la production matérielle. Les nouvelles machines utilisées dans ces espaces commencent maintenant à être bien connues : découpeuses laser et vinyle, scanners trois dimensions, fraiseuses numériques et bien sûr imprimantes 3D. L'impression 3D a évolué rapidement et a fait son entrée dans l'industrie, essentiellement dans l'aéronautique, l'outillage, le médical, les équipements de sport... Sans qu'il ne faille nécessairement conclure à la fin prochaine des méthodes de production traditionnelles, il faut bien reconnaître que la fabrication additive (par ajout de matière), que les hackers ont été parmi les premiers à expé-

bouleverse la donne industrielle. Outre que l'on peut y gagner en flexibilité sans supplément de coût, que l'on peut faire des économies de matière, etc., il est aisé de combiner impression 3D et dématérialisation des échanges. On peut par exemple se brancher sur Internet pour obtenir en libre accès les codes des objets à imprimer chez soi.

HD. En quoi la culture du logiciel libre infuse-t-elle encore, aujourd'hui, dans les hackerspaces, ces communautés de « bidouilleurs » qui entendent faire du travail une finalité en soi ?

M. L. Cette culture est déterminante des pratiques observables dans les hackerspaces de la côte Ouest des États-Unis, sur lesquels j'ai enquêté.

« LA CULTURE DU LOGICIEL LIBRE, QUI BOUSCULE L'ORDRE ÉCONOMIQUE LIBÉRAL DOMINANT, IMPRÈNE LES HACKERSPACES. »

Comme aime à le répéter Richard Stallman, qui est le père du mouvement « free », le modèle du « libre » est fondé sur plusieurs principes qui bousculent fondamentalement ceux qui organisent l'ordre économique libéral dominant. Le mouvement « free » défend les libertés de faire fonctionner un logiciel, d'en étudier le fonctionnement et de l'adapter à ses besoins, d'en distribuer des copies et, enfin, de modifier le programme en rendant publiques les transformations. Cet esprit imprègne les hackerspaces. Leurs membres valorisent à la fois le plaisir du bidouillage et le partage des savoirs. L'idée est de mettre librement à disposition les plans d'un objet que l'on a fabriqué, d'expliquer à qui le veut les trucs que l'on a utilisés... Dans la plupart des hackerspaces et fab labs du monde entier, les membres sont invités à « documenter » ce qu'ils ont réalisé pour faciliter un tel partage des savoirs. Les cours gratuits qui sont donnés dans ces lieux sur les sujets les plus variés, de l'informatique à la cuisine, procèdent d'une même philosophie.

HD. Aujourd'hui, les technologies numériques se développent sous domination d'un capitalisme débridé, qui cherche à les utiliser pour détruire les droits sociaux et précariser toujours plus le travail. Qu'apporte l'expérience des hackerspaces face à cette réalité ?



HERMANCE TRIAY

M. L. Dans l'esprit comme dans la pratique, les hackerspaces incarnent des modèles d'organisation numérique opposés au mouvement d'ubérisation actuel. Plutôt que de se soumettre, sans la moindre règle ni le moindre contrôle, au bon vouloir des clients par le biais d'une plateforme qui réalise au passage des profits substantiels, l'objectif est de remettre le travail, et plus exactement le travail comme fin en soi – ce que j'ai appelé « le faire » –, au cœur des pratiques. La volonté est de permettre à chacun d'être aussi autonome que possible pour réaliser les projets qui lui tiennent à cœur. À la différence, encore, d'entreprises comme Uber, les hackerspaces fonctionnent sur un mode collectif et démocratique. Chacun peut avoir la parole, participer à égalité aux décisions qui touchent les locaux, les machines, leurs règles d'usage, la vie de la communauté, etc.

HD. Avez-vous rencontré des hackers soucieux que leur rapport au travail essaime dans toute la société ?

M. L. Une grande partie des hackers, ceux en tous les cas qui refusent d'être assimilés à des pirates de l'informatique, ont conscience que leurs pratiques et leur mouve-

« EN VALORISANT ART DE LA BIDOUILLE, PARTAGE DES SAVOIRS ET PLAISIR DE FAIRE, LES HACKERS REMETTENT LE TRAVAIL, COMME FIN EN SOI, AU CŒUR DES PRATIQUES. »

ment n'ont pas qu'une portée technologique. L'éthique qui est la leur incite aussi à « hacker » la société ! Les valeurs de partage, le respect de l'intégrité individuelle, l'invention de modes d'action collective basés sur l'accord de tous, le rejet des modes de fonctionnement bureaucratiques... tout cela a bien sûr une portée politique. Ce n'est donc pas un hasard si, dans la baie de San Francisco où j'ai fait mon enquête, il n'est pas rare de trouver des hackers qui militent dans des réseaux pacifistes, notamment.

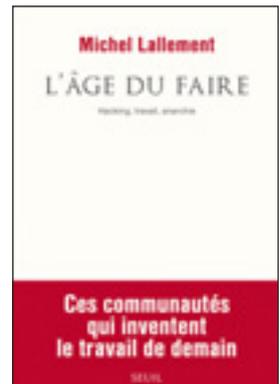
Plusieurs des membres de Noisebridge, l'un des hackerspaces les plus importants de Californie, ont aussi été impliqués dans le mouvement Occupy, dont l'un des mots d'ordre était de libérer le travail de l'emprise de la finance.

HD. Vous évoquez dans votre livre le risque de récupération de la contre-culture libertaire des hackerspaces par l'idéologie libérale dominante. Les hackers sont-ils eux-mêmes conscients de ce risque ?

M. L. Les hackers ne sont pas naïfs. Ils savent parfaitement que ce qu'ils inventent comme contre-modèle peut être importé par des organisations dont le but premier est de faire du profit. Google s'y est essayé depuis longtemps déjà. Pour éviter une captation qui pervertirait tout le sens de leurs convictions et de leur mouvement, ils adoptent des stratégies variées. Il est hors de question, d'abord, d'accepter de se faire financer en tant que hackerspace par des parrains privés ou publics qui pourraient exiger, en contrepartie, telle ou telle orientation ou tel ou tel compromis. Plus qu'en France, par exemple, les hackers américains sont extrêmement jaloux de leur indépendance. Ils sont soucieux par ailleurs d'éviter que les espaces et les communautés qu'ils ont constitués soient mis au service de pratiques à finalité marchande : les personnes qui viennent « hacker » doivent être là avant tout pour le « fun », se plier aux règles du collectif et de l'esprit du free... Les débats ne manquent pas, il est vrai, pour savoir comment fixer les barrières de la compromission. Certains ont renoncé à travailler dans des structures capitalistes, ne veulent avoir rien à voir ni avec les grandes entreprises de la Silicon Valley ni avec les autorités politiques fédérales, tandis que d'autres jonglent entre un emploi de salarié et une présence militante au sein de leurs hackerspaces. Dans les deux cas cependant, il n'est jamais question pour eux de participer à un mouvement volontaire d'exportation du modèle hackerspace en direction des entreprises traditionnelles. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR LAURENT ETRÉ
laurent.etre@humanite.fr

■ POUR EN SAVOIR PLUS



« L'ÂGE DU FAIRE. HACKING, TRAVAIL, ANARCHIE », DE MICHEL LALLEMENT.

ÉDITIONS DU SEUIL, COLL. « LA COULEUR DES IDÉES », 2015, 25 EUROS.

Professeur au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM), titulaire de la chaire d'analyse sociologique du travail, de l'emploi et des organisations et membre du Laboratoire interdisciplinaire pour la sociologie économique (CNRS), Michel Lallement a enquêté plusieurs mois dans des communautés de hackers aux États-Unis. Loin de se réduire aux « pirates informatiques », ces derniers se retrouvent dans des laboratoires de fabrication collaboratifs, appelés « fab labs » ou « hackerspaces », qui mettent à leur disposition aussi bien les dernières technologies numériques que les outils les plus basiques du bricolage. Ici, point d'objectifs ou de délais imposés. Partage et entraide sont au cœur des pratiques, dans une continuité revendiquée avec les défenseurs du logiciel libre.